

UN CHAGRIN D'AMOUR

Il ne m'aimait plus.

Je n'étais plus tout à fait là, j'étais à côté des choses, en dehors de la vie. Rien ne me concernait plus dans ce monde où, sans son amour, rien n'était plus désirable.

Je n'étais plus tout à fait là, j'étais ailleurs, dans une douleur qui ne me quittait plus et m'affaiblissait, comme l'eût fait une maladie.

Je ne vivais pas, je ne mourais pas, je n'avais pas la force de choisir. Mourir de chagrin, cela ne vient pas tout seul, si l'on ne fait rien, la vie ne cède pas d'elle-même, elle résiste avec une ténacité effrayante aux souffrances les plus extrêmes, ne quittant pas même le corps du supplicié.

Les journées se ressemblaient toutes. Quelles que fussent les activités du quotidien auxquelles je m'adonnais laborieusement, juste pour ne pas céder à l'inertie, pour ne pas sombrer dans un renoncement à tout, une démission totale, toutes étaient accompagnées de la même pensée obsédante : il ne m'aimait plus, il m'avait oubliée. Celui qui occupait toutes mes pensées m'avait effacé des siennes, je souffrais de n'être plus rien là où précisément je voulais être tout. Et ce n'était peut-être pas l'absence de l'autre qui m'était la plus douloureuse alors – bien que ce manque de la présence de l'être aimé fût déjà une très grande souffrance – mais mon absence dans son esprit. L'autre, dans sa tranquille indifférence, était le lieu où je n'étais pas aimée, où j'étais d'une certaine façon niée. Or, avec un acharnement presque morbide, mes pensées revenaient sans cesse vers ce lieu vide, cet abîme où je n'étais plus reconnue. Il y avait là quelque chose d'incompréhensible qui faisait vaciller ma raison : je n'avais pas changé, j'étais la même, et pourtant, après avoir été l'objet de tout son amour, de tout son désir, presque d'un jour à l'autre, je ne l'étais plus. Mon sentiment amoureux n'était plus partagé ; comme un lion en cage, il tournait dans mon cœur, seul ; la passion qui autrefois, se fondant dans celle de l'autre, avait enivré tout mon être, le déchirait à présent.

L'autre, pour moi désormais, c'était lui, lui seul existait, celui-là même dont je ne devais plus rien attendre, cet autre auquel précisément je devais renoncer. Dans l'attente insensée de regagner un amour à jamais perdu, dans cette démesure de la passion amoureuse, mon sentiment d'exister se réduisait à ce que j'étais ou n'étais plus pour l'être aimé.

Seul mon corps vivait, obéissant docilement aux lois de la nature qui, imperturbablement, continuaient de répondre à ses besoins, tandis que rien ne répondait plus aux besoins de mon cœur.

L'indifférence après l'amour, ce n'était pas compréhensible, et pourtant cela était.

Tant de questions me venaient à l'esprit. Comment se pouvait-il que celui qui m'avait aimé avec passion pût tout simplement ne plus m'aimer, ne plus penser à moi ? Par quel mystère un tel amour pouvait-il exister et, tout à coup, ne plus exister ? Comment se produisait ce changement incontrôlable ? Pourquoi, par quelle étrange alchimie des sentiments, rien n'avait changé pour moi tandis que tout était fini pour lui sans qu'il en éprouvât la moindre souffrance ? Comment se pouvait-il qu'il ne ressentît aucun manque en ayant cessé de me voir, en vivant désormais sans moi, tandis que je vivais chaque jour avec le manque de sa présence ? Pourquoi, sans avoir rien fait, avais-je soudainement perdu le pouvoir de me faire aimer de lui ? Comment ce qui était encore si présent pour moi pouvait-il être passé et révolu pour lui ? Comment pouvait-on être si impuissant face à l'anéantissement du sentiment amoureux de l'autre ?

Je lui écrivais parfois et n'avais jamais de réponse. Je découvrais ainsi avec horreur que tout ce que je pouvais faire ou ne pas faire n'avait aucune incidence, aucun pouvoir sur la nature de ses sentiments ou seulement de leur souvenir, que toute tentative de reconquête ou au contraire d'attente silencieuse étaient également inutiles, que toutes stratégies, celle du discours amoureux comme celle du mutisme, avaient le même effet : aucun. Face à l'indifférence de l'autre, toute lutte était vaine, tout combat était perdu d'avance. J'étais condamnée à le laisser s'éloigner définitivement, en pensant à lui jour et nuit, jusque dans les profondeurs du sommeil où il m'apparaissait en songe, et où l'illusion de sa présence soulageait passagèrement la déchirante sensation de manque. J'étais condamnée à ne pouvoir le retrouver qu'à travers cette tromperie, à travers ces chimères qui prenaient ses traits et sa voix, le rendant si réel, si présent, tandis qu'il était lui-même ignorant de l'image que je voyais, égarée dans les vagabondages de mon esprit endormi, et qu'il était ailleurs.

J'étais harcelée par mes pensées qui s'abîmaient sans relâche dans le souvenir douloureux de l'être aimé et perdu. Je priais parfois pour que la douleur s'endorme et me laisse enfin en paix, et en même temps, je m'y accrochais comme on s'accroche aux ruines d'une maison dévastée par quelque catastrophe, étreignant les débris de ce bien perdu, et ne pouvant renoncer à partir.

Chaque jour, je mourais d'envie de l'appeler mais je résistais et j'en étais fière. Mon courage était la seule chose à quoi je pouvais me raccrocher pour pouvoir m'estimer encore un peu, moi qui n'étais plus rien aux yeux de l'être aimé.

Si j'avais été sa veuve, tout le monde eut compatie à ma douleur, mais un chagrin d'amour, « ça passerait », « j'avais la vie devant moi »... J'acquiesçais à toutes ces platitudes qu'on me servait quotidiennement et renonçais à attendre des autres le moindre signe de compréhension.

A mesure que le temps passait, l'être aimé s'éloignait, notre histoire d'amour devenait irréaliste, douteuse.

Les souvenirs sont des vapeurs. L'effacement dans ma mémoire des moments passés avec lui était une torture.

Ne plus vivre ces moments m'aurait été moins douloureux si j'avais pu seulement en être encore l'observatrice, si ma mémoire avait été infaillible, si j'avais pu avoir la certitude, quand je revoyais en pensée ces moments révolus, que je revoyais exactement la réalité passée. J'aurais tellement voulu que le souvenir me conduise au passé, qu'il me permette de le revoir tel qu'il était, sans que le doute me tourmente, sans que mon imagination puisse s'en mêler, sans inventions ni omissions. J'aurais tellement voulu, lorsque je pensais à lui, revoir précisément les traits et les expressions de son visage et entendre sa voix, son rire, entendre chacune de ses paroles prononcées à tel ou tel moment, à tous ces moments me revenant à

l'esprit. J'aurais été tellement réconfortée si, par un pouvoir magique de la pensée, j'avais pu voler à loisir ces moments vécus avec lui, les revivre clandestinement, dans une illusion parfaite. J'aurais tellement voulu avoir, à la place d'une mémoire défaillante et traître, un enregistrement conservé dans mon esprit de toute chose vécue. J'aurais pu compter sur une mémoire fiable et conçue pour me restituer fidèlement ce que j'avais perdu, je l'aurais retrouvé ainsi, quitte à souffrir de me savoir seule à faire ces retours en arrière, de revivre seule ces moments autrefois partagés, de me savoir seule face à un hologramme, face à lui sans lui. J'aurais voulu le voir à ce prix.

Chaque matin, la douleur se réveillait en même temps que moi. A peine sortie du sommeil, dans lequel elle s'était mise elle aussi au repos, à peine revenue à moi, la conscience encore embrumée, tout juste émergée de ces mondes oniriques dans lesquels j'oubliais durant quelques heures mon tourment, à peine éveillée enfin, je la sentais me tenailler, s'emparer de tout mon être pour me torturer encore tout le jour durant, jusqu'au moment où le sommeil venait de nouveau m'apaiser, et parfois même me rendre mon bonheur perdu, lorsque les rêves changeaient l'histoire et me faisaient croire qu'il était là, auprès de moi, comme avant.

Parfois, la nuit, tout juste couchée, avant d'éteindre la lumière et de m'endormir, je prenais dans le tiroir de ma table de chevet sa carte de visite que j'avais gardée précieusement, cette carte qu'il m'avait donnée le jour de notre rencontre, qui était la trace de son élan passé vers moi et du début de notre amour, cette carte que je chérissais plus que tout autre objet. Si son usure me rappelait que le temps était passé et que l'époque bénie de la passion partagée était déjà lointaine, cette carte qu'il m'avait tendu alors, était avant tout la preuve que tout cela avait bien existé, qu'il m'avait aimé, que je ne l'avais pas rêvé, comme il m'arrivait de le penser lorsque la réalité présente, si douloureuse, me faisait douter même de la réalité passée. Cette carte de visite me rassurait. Elle était pour moi une partie de lui que je pouvais conserver jusqu'à la fin de mes jours. Son nom était écrit là. Il résonnait comme aucun autre parce qu'il le désignait, lui ; il me garantissait son existence tandis qu'il ne m'était plus permis de le voir. Je le lisais et le relisais inlassablement, parfois à voix haute. J'unissais si profondément le nom qu'il portait à l'être qu'il était que la seule lecture de ce nom et plus encore le fait de le prononcer suffisait à m'émouvoir aux larmes en un instant. Ce nom me rappelait qu'il était là, quelque part, concrètement. J'aurais voulu pouvoir le rejoindre, ne serait-ce qu'un moment, dans ce quelque part bien réel et si abstrait pour moi.

Où était-il, pensais-je, là, maintenant ? Que faisait-il ? Cette réalité m'était inaccessible, elle demeurait obscure et je me sentais dépossédée de tout, puisque ma réalité, ma vie sans lui m'était indifférente.

Tout ce qu'il me restait de lui, c'était cette carte de visite et une photo d'identité. Mais regarder sa photo, ça, je ne le pouvais pas. J'avais si peur que cela ravive mon chagrin que je l'avais rangée dans un endroit difficilement accessible, dans une petite boîte poussée jusqu'au fond d'une étagère tout en haut d'un placard. Il me suffisait de savoir qu'elle était là, à sa place, en attendant le jour où je serais prête à la regarder.

Je l'aurais préféré mort, anéanti, plutôt qu'ainsi vivant sans se soucier de moi, m'ayant lui-même anéantie, m'ayant niée par l'oubli. Il me semblait que sa mort eût été pour moi moins douloureuse que son indifférence. Il me semblait que son silence, justifié par la mort, eût été moins cruel.

Contre toute attente, un jour, j'appris sa mort. Je n'en fus ni peinée ni heureuse mais je me sentis délivrée de mon mal d'amour.

Ainsi, il était mort. Comme je ne faisais plus partie de ses proches, personne n'avait cru devoir m'avertir au moment de l'événement, et je le sus plusieurs mois après, par de vagues amis communs que je voyais rarement. Tant d'années étaient passées depuis ce jour où il m'avait quittée. Pour les autres, je n'étais plus qu'une des femmes de son passé, pour moi, rien n'avait changé, il était toujours dans ma vie, dans mes pensées le jour et dans mes rêves la nuit.

« Ah bon ? » dis-je en apprenant la chose, surprise moi-même par mon absence d'émotion et la neutralité de ma réaction. Je posai quelques questions, bien sûr, pour savoir ce qui était arrivé, me sentant seulement poussée par la curiosité, et écoutais les réponses comme des informations qui m'intéressaient mais ne me touchaient pas.

C'était un soir, au téléphone... C'était étrange... Il était mort. Après avoir raccroché le combiné, je m'assis dans la cuisine silencieuse, et restai là, longtemps, buvant lentement un café dans un grand bol que je réchauffais de temps en temps, absorbée dans des pensées confuses. Je ne savais pas même ce que j'éprouvais à l'idée de n'avoir plus aucune chance de le revoir un jour. La seule chose que je ressentais, c'était ce soulagement : il était si reposant de ne plus avoir à espérer quoi que ce fût, de ne plus rien attendre. Pour la première fois depuis si longtemps, je me sentais libre. Mon esprit pouvait enfin se défaire de ces rêves et de ces espoirs pathétiques qui l'avaient hanté sans relâche depuis tant d'années. L'annonce de sa mort, qui eût été pour moi une tragédie si l'événement était survenu au moment où il était présent dans ma vie et m'aimait, marquait au contraire, après tant de souffrance, le jour de ma délivrance : son indifférence était morte avec lui, elle n'existait plus et ne pouvait plus me torturer. Je pouvais enfin être sereine, car sa mort réhabilitait l'époque de notre amour partagé. L'aspect chronologique de son existence et par là même le fait qu'il eût cessé de m'aimer après m'avoir aimée devenait tout à fait secondaire. A présent, son amour pour moi, que lui-même de son vivant avait oublié, reprenait dans l'ensemble de cette existence achevée sa place légitime. Rien ne pouvait annihiler ce qui avait été vécu. Ce qui comptait, c'était maintenant notre histoire d'amour ; elle sortait de l'ombre où l'avait plongée cette indifférence de l'être aimé, absorbé par quelque autre passion et oublieux de la nôtre. Je n'avais plus à vivre dans l'attente éperdue de le voir un jour se manifester et me reconnaître, dans cet espoir interminable qu'il finisse par m'appeler et briser ce silence qui me rongait le cœur pour me dire « je me souviens, je t'ai aimé ». Par la mort, aujourd'hui, il me le disait. Cet amour n'était plus douteux, il était à jamais inscrit à l'endroit et au moment où il avait existé. Son empreinte était en moi, comme un témoignage du passé.

Je ne ressentais plus notre amour comme une fusion à jamais perdue mais comme un lien indestructible, au-delà du temps, un lien entre deux êtres distincts qui avaient partagé, à une période de leur vie, ce que l'on peut partager de plus beau ici-bas.

J'avais fini par prendre conscience que mon existence ne dépendait pas des sentiments de l'être aimé, de son amour ou de son indifférence, et qu'en aimant celui qui m'avait oublié, je n'en existais pas moins seule, je compris que la solitude était notre condition, qu'un être ne pouvait se confondre à un autre, que l'intégrité de notre être était indissociable de cette solitude, et que l'amour ne pouvait être cette fusion dans laquelle le petit d'homme ne se dissocie pas de sa mère.

Quelle folie ! Il avait fallu qu'il meure pour que je comprenne : l'être aimé en m'oubliant ne m'avait jamais pris notre passé commun, cette histoire d'amour appartenait à ma vie et à la sienne, que l'on fût mort ou vivant. Il avait fallu qu'il meure pour que je comprenne que son oubli même importait peu, sinon pour mon orgueil, et que seul importait le moment de l'amour partagé. Quelle valeur aurait le lien d'amour si le temps, l'oubli, ou la mort suffisaient à l'effacer ?

J'allais enfin pouvoir redire en pensée « Je t'aime », non plus désespérément à celui qui m'avait oublié mais paisiblement à celui qui m'avait aimé.